

« Velvet », de Nathalie Béasse, une pièce taillée dans l'étoffe du théâtre

La metteuse en scène propose, au Théâtre de la Commune, à Aubervilliers, un voyage sensoriel d'une douceur infinie, baigné par les musiques de Bach, de Max Richter ou du Velvet Underground.

Par Fabienne Darge

Publié le 11 janvier 2025 à 15h00 ·  Lecture 1 min.

 Offrir l'article

 Lire plus tard



 Article réservé aux abonnés



« Velvet », de Nathalie Béasse, au TU à Nantes, en novembre 2024. CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE

Comment dire l'enchantement d'un spectacle irracontable, à quoi seules peuvent se comparer les créations du Théâtre du Radeau de François Tanguy ? Un radeau, ce *Velvet*, présenté à la Commune d'Aubervilliers, en est un, une oasis au milieu du chaos, pour laisser libre cours au rêve, traverser le miroir et fuir les ravages d'un réalisme pesant et sans imagination. A l'image du velours qui donne son titre au spectacle, *Velvet* semble taillé dans l'étoffe même du théâtre, et dans celle du temps.

La metteuse en scène Nathalie Béasse travaille en peintre, fait tressaillir l'invisible, orchestre un ballet de rideaux, de toiles peintes et de pendrillons d'une beauté somptueuse. Rien ne pèse ni ne pose dans ce spectacle où, pourtant, passent mille évocations de nos temps mauvais. Des femmes se débarrassent des oripeaux qui les écrasent pour revêtir des cuirasses protectrices, qui n'arrêteront pas les blessures. Elles apparaissent, fugacement, comme des Belles au bois dormant ou des Blanche-Neige envoyant valser la cruauté des archétypes qui les étouffent, libérant une sauvagerie salvatrice.

Apparitions et disparitions

Un historien de l'art italien en costume blanc, dissertant sur la perspective et content de lui, a tout à coup le cerveau qui fume, au sens littéral du terme. Une femme au foyer est saisie dans le désespoir ordinaire de sa condition, évoquant, comme en passant, les héroïnes de Chantal Akerman. Un soldat venu d'un autre temps, figé comme une figurine, est ressorti des réserves – il va peut-être pouvoir servir. Des animaux empaillés nous regardent, provoquant un trouble indicible, un tremblement entre vie et mort, immobilité et frémissement.

Velvet est un ballet de fantômes, d'apparitions et de disparitions, qui pousse tous les curseurs de la présence et de l'absence. Un paysage sensoriel d'une douceur infinie, baigné par les musiques de Bach, de Max Richter ou du Velvet Underground (*Pale Blue Eyes*), qui invite au lâcher-prise. Un spectacle de peu de mots, dont la dimension proustienne est inscrite en filigrane, à travers l'une des principales inspirations de Nathalie Béasse : le peintre James McNeill Whistler, qui servit de modèle au personnage d'Elstir dans *A la recherche du temps perdu*.

Jamais la metteuse en scène n'avait poussé son geste aussi loin, signant avec *Velvet* son plus beau spectacle : écrire avec la couleur, la scénographie, le mouvement, la palpitation de la vie et des choses. Leur mélodie secrète, comme l'écrivait Rainer Maria Rilke.